

Entre cinéma d'auteur et cinéma de genre Toronto International Film Festival

Pascal Grenier

Numéro 281, novembre–décembre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67871ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grenier, P. (2012). Entre cinéma d'auteur et cinéma de genre : Toronto International Film Festival. *Séquences*, (281), 10–11.

Toronto International Film Festival

Entre cinéma d'auteur et cinéma de genre

Depuis quelques années, le TIFF (dans le jargon populaire) propose une sélection riche et exemplaire qui sait rallier autant la critique que le public. Ramenant les grosses pointures du dernier Festival de Cannes autant que celui de Venise (qui se chevauchent), les organisateurs proposent aussi de nombreuses primeurs mondiales et un vaste éventail de ce qui se fait actuellement sur la planète cinéma, de passage au festival pour seulement cinq jours. Le temps de faire le plein de cinoche.

PASCAL GRENIER

Vu deux jours avant qu'il reçoive le Lion d'Or à la Mostra de Venise, *Pieta* marque un retour triomphal sur la scène internationale pour le controversé cinéaste coréen Kim Ki-duk. Ce film-choc est de loin le film le plus intéressant de cet auteur depuis son célèbre *3-Iron* (*Bin-jip*). *Pieta* raconte le destin d'un collecteur de dettes antipathique qui s'amuse à rendre infirmes ses victimes afin qu'ils reçoivent une assurance et qu'ils remboursent leur créancier. La venue d'une femme mystérieuse, qui prétend être sa mère, vient le hanter et redonne une parcelle d'humanité à cet homme profondément troublé. Bien plus qu'une simple allégorie religieuse, *Pieta* est un film impeccablement construit, aux multiples couches de connotations et de sens. D'une très grande noirceur et d'une brutalité sans concession — la première partie est particulièrement éprouvante pour les spectateurs sensibles —, le film aborde une multitude de thèmes avec une intelligence fascinante. Filmé dans un style âpre et austère, le cinéaste livre une œuvre majeure et exemplaire sur le cycle de la violence et sur les notions de vengeance, de pardon et de culpabilité.

Du Japon, le cinéaste culte Sion Sono (*Suicide Club*, *Guilty of Romance*) délaisse le cinéma de genre provocateur le temps d'un film avec *The Land of Hope* (*Kibô no Kuni*). C'est le premier film japonais à aborder et à revisiter de front l'un des plus violents séismes de l'histoire du pays. Ce drame d'anticipation (l'action se déroule dans un futur rapproché et indéterminé, après les événements du 11 mars 2011) raconte le destin de deux familles à la suite d'un nouvel accident nucléaire suivi du rejet d'importants radionucléides volatils à l'extérieur du site qui force à évacuer une partie des habitants du village. Dans un style épuré, à mille lieues des films de série B et d'exploitation japonais, *The Land of Hope* s'inscrit dans la lignée des films d'Ozu et s'attarde à traiter de la vie familiale nipponne, témoin ici d'un grand bouleversement social de notre époque. Le cinéaste accorde une importance considérable aux effets sonores qui amplifient les moments de panique sur ses protagonistes et il n'hésite pas à glisser quelques touches d'humour qui se marient bien avec un ensemble plus grave.

Certainement un des cinéastes les plus intéressants du cinéma hongkongais des dix dernières années, Soi Cheang (*Dog Bite Dog*, *Accident*) démontre avec *Motorway* (*Che-sau*) qu'il est d'abord et avant tout un styliste hors pair. Si la trame de départ est plutôt mince (un duo de policier est sur les traces de dangereux criminels qui pillent les autoroutes de Hong Kong) et qu'on s'attend à un banal film de poursuites à la *The Fast and the Furious*, le cinéaste déjoue les attentes, jonglant avec les codes du genre. Produit par Johnnie To au sein de la Milkyway Image, *Motorway* est autant un film d'action qu'un film noir aux cadrages saisissants, une sorte de polar décomplexé, jouissif et ultra stylisé. Dans le genre, on en redemande.

C'est triste à dire, mais il y a des cinéastes qui ont jadis marqué le cinéma de genre (Dario Argento, à titre d'exemple), mais de qui on se dit qu'ils devraient peut-être cesser de tourner. C'est le cas ici de Brian De Palma, qui signe peut-être son film le plus risible à ce jour avec *Passion*, remake du film *Crime d'amour* du regretté cinéaste français Alain Corneau. Fatigué, De Palma revisite ses films d'antan (on songe à *Sisters* et *Body Double*) et la notion de double, et met en scène lâchement ce banal suspense psychologique qui sombre dans la catastrophe ou le comique involontaire, c'est selon. En manque d'inspiration, le cinéaste nous refait le coup de l'écran divisé lors d'une scène de meurtre qui se révèle être aussi angoissante qu'un épisode de *Scooby-Doo* ou encore de séquences de rêve dans le rêve qui cherche uniquement à tromper le spectateur. Au final, *Passion* est un film narcissique et illogique qui pourrait se *nanardiser* avec le temps. On verra bien.



Motorway

C'est triste à dire, mais il y a des cinéastes qui ont jadis marqué le cinéma de genre (Dario Argento, à titre d'exemple), mais de qui on se dit qu'ils devraient peut-être cesser de tourner. C'est le cas ici de Brian De Palma...



No One Lives

Du Chili, le film d'horreur *Aftershock* s'inspire d'une double catastrophe naturelle (un tremblement de terre suivi d'un tsunami) qui a secoué récemment le pays.

Remake officiel du premier film de Nicolas Winding Refn (également producteur exécutif), *Pusher* propose une relecture largement fidèle à son modèle. Transposant l'action dans le Londres d'aujourd'hui, ce film signé par le cinéaste espagnol

Luis Prieto ne propose rien de vraiment neuf sur le sujet et s'avère largement inférieur à l'original. En revanche, il est suffisamment mouvementé et exploite bien le contexte techno (superbe trame sonore du groupe Orbital) de la scène musicale londonienne. L'Anglais Richard Coyle possède une certaine présence, pleine d'intensité, dans le rôle principal, alors que le Croate Zlatko Buric reprend savoureusement son rôle du méchant Milo.

Du côté de la section Midnight Madness (la portion *fantasiaesque* du festival), *No One Lives* est le nouveau film américain du cinéaste japonais Ryûhei Kitamura. Quatre ans après *Midnight Meat Train*, délirante adaptation de la nouvelle de Clive Barker, Kitamura propose un autre débordement sanglant avec ce film qui propose une rencontre entre un tueur en série (Luke Evans, convaincant) et une bande de *redneck*. Après une première partie délirante où la démesure bat son plein, ce croisement entre *Dexter* et *The Last House on the Left* tombe à court d'idées à mi-chemin et se révèle plus routinier et moins inventif par la suite.

Du Chili, le film d'horreur *Aftershock* s'inspire d'une double catastrophe naturelle (un tremblement de terre suivi d'un tsunami) qui a secoué récemment le pays. Produit et coécrit par Eli Roth, qui y tient un des rôles principaux, ce film signé par le Chilien Nicolás López reprend la structure de *Hostel* à quelques variantes près et se révèle peu convaincant. Dans la première moitié du film, on doit endurer les vaines mésaventures du gringo Eli Roth qui cherche à se dénicher une femme avant que tout bascule dans le film catastrophe et les clichés les plus grossiers du cinéma d'horreur (comme cette bande de violeurs sadiques qui sévit après le tumulte du tremblement de terre). Il y a bien quelques effets *gore*s réjouissants pour combler les admirateurs les plus inconditionnels du genre, mais les autres auront peu à se mettre sous la dent.



Aftershock